

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 2

Artikel: A propos du 24 janvier 1798 : troisième article
Autor: Mogeon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

valla loi, que sarai la derraire et que se derai dinse :

« ARTICLE 1. L'è defeindu de refère dâi no-vallè loi, tot cein l'è dâi nid à tsecagne.

» ARTICLE 2. Lo Grand Conset l'è aboli. »

Lè dzein se fotant de li et, po onna rize, l'ant te pas met à Grand Conset, sti sailli passâ.

Mon Djan Ronnèrî l'a dan du venî pè Lozena po ître assermeintâ et faillâi vère quemet l'ètai fiè. Tegnâi bin se z'orolhie, cré matin ! quand l'è que l'allâve pè la cathèdrâla po dere lo sermeint et martsive à pas quemet ài z'abbâi.

Aprî clli l'assermeintachon et que l'èut bu quaque quartette avoué l'è z'amî, remode po l'ottô iò valté que reincontre on certain Mourguenî que lâi dit dinse :

— Eh bin, Ronnèrî ! a-to dza fé votâ clli loi po dèguenauts lo Grand Conset ?

— Vâi-to, mon ami Mourguenî, que lâi répond Ronnèrî, ie commeinço tot parâ à comprendre que lo Grand Conset l'è oquî de bin utilisâ... ora que l'èin su. MARC A LOUIS.

ETONNANTS, CES AMÉRICAINS !

POUR s'instruire, voyez-vous, il n'y a que les voyages.

Je me trouvais il y a quinze jours à peine aux Etats-Unis, chez mon ami Mac Pasbeth, un riche fermier du Kentucky, qui est en passe de faire fortune dans l'aviculture.

Et comme je le félicitais au sujet de ses succès rapides :

— Une idée de génie, tout simplement, interrompit-il, modeste. Visitant un jour un éleveur des environs de New-York, je fus frappé du peu d'entrain qu'apportaient ses poules à remplir leurs devoirs naturels. Un, deux, trois œufs au maximum par jour ! Pour des poules américaines, c'était évidemment insuffisant.

Rentré chez moi, je me mis à chercher le moyen d'augmenter la production. Pendant des mois, je sondai vainement le problème. Je commençais à désespérer d'en trouver jamais la solution, lorsqu'un beau jour surgit, lumineuse, l'idée féconde, l'idée créatrice qui m'a fait un des rois de la finance mondiale.

Mac Pasbeth s'emballait. Je me gardai de l'arrêter.

—... De la finance mondiale ! répéta-t-il, le regard perdu dans l'espace. Tel que vous me voyez, j'ai révolutionné l'aviculture. La ponte des poules, tenez ! je la double, je la triple. Au besoin, je la quadruple, je la... Mais assez de paroles, venez voir mes installations.

Passant familièrement son bras sous le mien, il m'entraîna.

Nous arrivâmes bientôt auprès d'un vaste enclos, à l'intérieur duquel un régiment de poules maigres, décharnées, pitoyables, esquissaient d'inquiétants pas de ciseaux.

— Elles ont l'air d'avoir bu, n'est-ce pas ? m'expliqua Mac. Rassurez-vous ! Elles sont simplement un peu fatiguées. Au reste, vous allez comprendre...

Ce disant, il pressa avec un flegme bien américain un bouton électrique. Et tout aussitôt, comme par enchantement, de vastes toiles s'élevèrent tout autour et au-dessus de l'enclos. La nuit se fit, profondément obscure, dans le gigantesque poulailler.

— Attention ! fit Mac Pasbeth.

Très calme toujours, l'Américain pressa un second bouton. Et soudain apparut, fixé sur les toiles par un peintre habile, un merveilleux panorama de montagnes escarpées, de forêts sombres, de prés verdoyants, de rivières d'émeraude, le tout éclairé par un colossal globe électrique imitant à s'y méprendre le soleil levant...

A la vue de cette nature en fête, les coqs firent entendre de joyeux cocorikos.

Et les poules, les pauvres poules étiques, odieusement trompées elles aussi, se mirent à

pondre. Les œufs pleuvaient, littéralement...

Mac rayonnait.

— Vous le voyez, conclut le sympathique Américain, il n'y a qu'à ramasser. Chaque nuit, je fais monter le soleil à l'horizon une, deux, trois fois selon l'importance de la demande. Et mes poules, chaque fois persuadées qu'un nouveau jour se lève, y vont bravement d'un œuf ou deux.

— Superbe ! m'écriai-je, absolument abasourdi. Seulement, cher ami, permettez-moi une question. A ce régime-là, vos poules doivent s'user rapidement. Que faites-vous de celles qui sont devenues impropres à la production ?

Mac eut un fin sourire :

— Ce que j'en fais ? Mais des conserves, parbleu ! Avec un peu de lapin, ça se transforme en un civet de lièvre exquis. Les Européens en raffolent !

Nous échangeâmes un vigoureux *shake hand* et plein d'admiration, je quittai mon ami Mac pour aller visiter les célèbres pêcheries de Hameçon City où l'on engraisse les baleines au moyen d'huile de foie de morue.

Etonnants, ces Américains !

M. E.-T.

Un bel âge.

Le 1^{er} janvier, un de nos périodiques les plus intéressants et les plus justement goûtés est entré dans sa 119^e année. C'est un bel âge et aussi le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une publication de ce genre, à notre époque où la faveur du public, avide de nouveauté, est si capricieuse, si ingrate même, souvent.

Nous parlons de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, qui, en dépit d'une concurrence à laquelle elle donne victorieusement la réplique, voit de jour en jour augmenter le nombre de ses abonnés et de ses lecteurs. Comme l'a fort bien dit un de nos confrères, la *Bibliothèque universelle* est du nombre de ces revues qui s'enorgueillissent à juste titre d'un passé très honorable, de saines et belles traditions. Elle est la plus importante des revues littéraires suisses ; elle en est aussi la plus ancienne. On ne le dirait pas, tant elle sait, sans faillir à ses nobles traditions, s'abreuer aux sources nouvelles, favorites du public intellectuel de notre temps.

Les plus goûtés de nos écrivains actuels en Suisse romande, en France, même, sont au nombre de ses collaborateurs et par ses chroniques parisiennes, allemandes, anglaises, italiennes, russes, romandes, scientifiques et politiques, on se tient au courant du mouvement général des idées.

Une preuve. — Vois-tu, mon ami, je me suis acheté un beau manteau de fourrure, il paraît qu'il va faire un froid terrible.

— Qui t'a dit ça ?

— C'est le marchand de fourrures.

A PROPOS DU 24 JANVIER 1798

Troisième article.

Le lundi 22 janvier, le conseil des Deux Cent reçoit de Berne l'avis suivant, qui montre bien que les Bernois espéraient encore que les Vaudois se calmeraient :

Leurs Excellences nos souverains Seigneurs, nous témoignant la confiance flatteuse de nous charger de l'examen des pétitions qui leur ont été dernièrement adressées par diverses villes et communes du Pays de Vaud, ou qui, à la suite de la proclamation du 12 janvier dernier leur seront présentées encore, y ont ajouté l'ordre de leur en faire notre rapport dans le plus bref délai.

Nous croyons ne pouvoir mieux remplir les intentions bienfaisantes de LL. EE. qu'en appelant les diverses communautés à nous présenter avec confiance et aussi tôt que possible des pétitions claires et détaillées sur les désirs équitables et conformes au bien général de la patrie qu'elles pourront former pour augmenter

le bonheur dont elles jouissent. En présentant séparément leurs pétitions elles atteindront leur but sans que la tranquillité publique en soit troublée, tandis qu'elle pourrait l'être si dans ce moment de fermentation chaque réclamation particulière était discutée dans une assemblée nombreuse divisée d'intérêt et d'opinions et agitée par des influences étrangères.

Nous connaissons assez l'esprit de justice et de patriotisme qui dirige la grande majorité des habitants du Pays de Vaud pour être persuadés que les vœux qu'ils nous présenteront, soit qu'ils contiennent le rachat ou la diminution de redevances onéreuses, soit la réforme des abus qui pourraient s'être glissés dans l'administration, soit des améliorations à faire, seront telles qu'ils ne seront pas en opposition avec les intérêts des communautés voisines ni avec la tranquillité et le bien général de notre heureuse patrie.

Nous mettrons dans l'examen de ces réclamations tout le zèle et toute l'activité que doit inspirer l'amour de la patrie et nous serions au comble de nos vœux si nos travaux pouvaient consolider et resserrer les liens d'attachement et d'harmonie qui ont réuni pendant si longtemps tous les citoyens de l'Etat.

Donné à Berne le 18 janvier 1798.

Les membres de la commission d'état nouvellement établis : B.-A. Tscharner, conseiller et président, D.-F. Fellenberg, J. Wyttenbach, A. Haller, N. Fr. de Mulinen, Benoît, secrétaire.

Une note manuscrite de la main de Pidou ajoute : Le 23 au matin, le conseil des Deux Cent de Lausanne s'assemble à l'extraordinaire pour délibérer sur ce mandat et on arrête que deux députés partiront incessamment pour aller demander de nouveau à Berne l'assemblée générale des communes. Ces députés, qui sont le bourgeois de Saussure et M. J. S. de Loys partent le même jour à 4 heures après midi. Le comité central des villes et des communes ajouta à cette députation du Deux Cent de Lausanne M. Monod de Morges, de sorte qu'ils étaient en tout trois députés. Trois heures après arrive la proclamation du général Ménéard du 4 Pluviôse. On dépêche aussitôt aux députés un courrier qui les rattrape à Moudon et les fait rebrousser.

C'est à Ménéard que les Bernois doivent de ne pas avoir reçu les délégués vaudois qui, ce jour-là, 23 janvier, avaient pour mission de parlementer pour obtenir à l'amiable ce qu'ils allaient avoir librement. Il est bien peu probable d'ailleurs que l'entente eût pu se faire sans réticences entre les Magnifiques Seigneurs et leurs féaux Sujets. Au lieu de patauger dans des phrases filandreuses ou dont le velours dissimulait mal la griffe, les Vaudois préférèrent l'action directe.

On sait, et nous n'y revenons pas, ce qui se passe dans la nuit du 23 au 24 janvier. La République lémanique est proclamée par un comité révolutionnaire et acclamée par la population.

Dans le recueil des pièces tirées des Archives de l'Assemblée provisoire du Pays de Vaud en 1798 et copiées pour servir de supplément au registre incomplet des séances de cette assemblée, on lit, à la date du 24 janvier :

« ... Le comité de réunion désirerait s'unir aux citoyens magistrats pour faire assembler la force armée et faire proclamer au nom et de la part des autorités constituées la République lémanique, puisqu'il ne conviendrait pas que cette proclamation se fit partiellement, mais plutôt avec toute la solennité possible.

Expédié par ordre du Comité de réunion.

Signé : Bonnard, président.

Benoît, secrétaire. »

« Délibérant sur la motion qui lui a été présentée par le comité de réunion, a trouvé que le Comité central qui seul en ce moment représente la généralité des villes et communes du

pays, peut seul examiner et décider provisoirement cette question. En conséquence le Conseil des Deux Cent la lui renvoie.

Signé : F. Cuénoud. »

La situation s'embrouille. Le Deux Cent, timoré et tiraillé, se dit que le Comité central est en somme le seul responsable de la décision à prendre. Mais le Comité central, recevant du Comité de réunion la proposition de travailler avec lui, décline cette offre, craignant ses turbulents voisins de l'autre côté de la place de la Palud. Et, lorsque le 24 janvier au matin, la population aperçoit le drapeau vert de la République lémannique, c'est, non pas aux fenêtres de l'Hôtel de ville, mais à celle de la maison Renoud. Les députés des villes et des campagnes se montrèrent très diplomates; ils ne voulurent pas casser les vitres, et cela se comprend : plusieurs d'entre eux étaient, de tempérament, rebelles aux idées nouvelles, tandis que d'autres, plus fougues, se sentaient dépayés dans une assemblée où ils ne pouvaient pas encore parler en maîtres. Le mouvement n'en est pas moins bien lancé et même, plus tard, les patriotes du Comité de réunion, instruits par l'expérience, seront accusés de modérantisme par d'autres plus impatients et plus purs.

(A suivre).

L. MOGEON.

D'ÉTRAZ AU PAYS DES COMANCHES

— Buvez ceci, mon voisin; vous m'en direz des nouvelles.

C'est ainsi que le curé de Graveson initia Alphonse Daudet aux attrait capiteux de l'« Elixir du révérend père Gaucher »... Mais vous connaissez l'histoire, si délicieusement contée dans les « Lettres de mon Moulin ».

Qu'il s'agisse d'un livre ou d'un élixir, c'est bien la même chose, allez ! Il faut y goûter pour en juger. Les descriptions les plus parfaites, les éloges les plus pompeux, même les critiques les plus acerbes, ne valent pas l'expérience personnelle.

C'est pourquoi donc, nous coupons, à l'intention de nos lecteurs, une « tranche » de la dernière des « Silhouettes lausannoises » de M. A. Huguenin, consacrée à *Dodo-Minjo, le grand Sachem de la place St-François* et dont l'auteur a aimablement adressé un exemplaire au Conteur.¹

Dodo-Minjo est bien connu à Lausanne, où le récit, animé, de ses aventures a réjoui et réjouit encore de nombreux auditeurs.

Le départ de la rue d'Etraz.

« Après avoir fait mon apprentissage de sellier et peintre en voitures, raconte Dodo-Minjo, j'étais tellement méprisé par mes parents que je me brouillai avec eux et que je résolus de partir à l'étranger. Une fois que j'avais été battu plus que de coutume et que je pus montrer les marques des coups aux voisins, ma décision fut irrévocablement prise. J'avais 19 ans. Je demeurais à la rue d'Etraz. Un ancien cocher de M. Borgeaud, voiturier, alla faire une petite collecte chez M^{me} Aunant, à la Rosière, et chez divers habitants du quartier pour me procurer de quoi payer mon voyage. Quant je partis, le 25 septembre 1863, j'avais sept cent huitante-neuf francs en poche ! »

« Là, nous l'interrompons.

— Par où avez-vous passé pour aller en Amérique ?

— Par la rue de Bourg et le Petit-Chêne !

— Non, ce n'est pas ce que je vous demande. Quelle ligne avez-vous suivie ?

— J'ai pris le train de Pontarlier-Paris, puis je suis allé au Havre pour prendre le navire !

¹ *Dodo-Minjo, le grand Sachem de la place St-François. Récits de chasse et de guerre (12 illustrations) par A. Huguenin.*

— Aviez-vous des provisions ?

— Bien sûr. Au Petit-Chêne, j'ai acheté deux miches de pain, de la viande, trois saucisses et des tomates. J'ai mis tout ça dans mon sac, sur l'épaule, et en route !

— Vous rappelez-vous le nom de votre navire ?

— Eh bien, non ! C'est toujours ce qu'on me demande. Il y a trop longtemps, je ne m'en souviens plus.

— Et alors ?

— J'ai très bien fait la traversée. Arrivé à New-York, le capitaine a chargé un marin de me conduire sur une barque à l'entrée du fleuve St-Laurent, autrement dit Mississipi, près du lac Ontario et du lac Érié !

« Je me suis mis en marche immédiatement. Comme j'avais fini mes provisions, j'ai cherché à en acheter d'autres. Il y avait là une espèce de baraque où un grand gaillard, en costume espagnol, vendait des revolvers. Je les lui ai marchandés :

— Combien vos pistolets ?

— C'est 3 fr. 80.

« Je lui en prends deux. Un peu plus loin, il y avait une grosse femme qui vendait des victuailles. Elle avait aussi des belles gourdes qui contenaient trois litres et demi ! J'en prends une, je la remplis de vin blanc et j'achète trois miches de pain, de la viande rôtie et quatre ou cinq tomates bien coulantes ! Je mets tout ça dans mon sac et je continue ma route.

« Ayant marché toute la journée, le soir j'arrive sur une petite colline. Je me couche au pied d'un arbre, mon sac sous la tête et mes armes à côté de moi. J'ai oublié de vous dire que j'avais emporté ma carabine. Je la tenais d'une main et mon revolver de l'autre ! Je dormis aussi bien que dans mon lit...

« Le lendemain matin, ce sont les oiseaux qui m'ont réveillé. Il y avait des perruches, des canaris et bien d'autres encore. Au loin, j'aperçus quelques vieux bisons mâles qui, dans la prairie, semblaient une quantité de points noirs. La terre était couverte de sauterelles volantes. Dans l'air, une nuée de corbeaux ; près de moi, des bighorns et des elk couraient en bondissant. J'en tue un pour mon déjeuner, je mange bien et je repars dans la direction du Rio-Gila.

« Je marchai ainsi pendant six jours entiers, continuant à dormir, la nuit, à la belle étoile... »

Le septième jour, Dodo-Minjo aperçoit un Indien blessé. Il le soigne, lui donne à manger et à boire et le suit dans sa tribu comanche, où lui sont arrivées toutes les aventures que conte, en fidèle interprète, M. A. Huguenin, dans sa brochure.

LA QUESTION DE LA QUESTION

Le mot *question* est certes une des fleurs du style parlementaire, disait un chroniqueur.

On n'examine, on ne discute plus aucune affaire, aucun sujet, aucun problème, aucune difficulté, mais seulement des questions. Ainsi on ne parle pas de la reconstruction d'une gare, mais de la « question » de la reconstruction d'une gare. Pourquoi ?

Si vous demandez à l'un de nos législateurs où en est le vote du budget, il vous répondra probablement que la « question » du budget sera bientôt liquidée. De plus, cet homme éminent vous confiera peut-être qu'il prépare un rapport, non pas du tout — comme on pourrait le croire — sur un crédit pour l'agrandissement d'un hangar, mais sur la « question » d'un crédit pour l'agrandissement d'un hangar. Et si, par hasard, il a loué un nouveau logement, vous apprendrez sans doute que la « question » de son déménagement le tourmente fort.

Un autre, bon administrateur, est connu pour avoir pâli sur la « question » de l'organisation du

contrôle des finances et aussi sur la « question » de la réorganisation du département politique. Cela tourne peu à peu à l'obsession et même à la manie.

C'est au style parlementaire que l'on doit aussi le mot « solutionner », un hideux barbarisme. Les députés disent qu'ils « solutionnent » les questions. Ils pourraient aussi bien les résoudre.

Il y a résoudre, qui est un mot des plus honorables; et l'on invente *solutionner*, qui est barbare et scandaleux. C'est une manie; mais la manie de mal faire.

Sur le modèle du hideux *solutionner*, on en a fait d'autres. On a fait *ovationner*, — à l'usage aussi des orateurs de gauche. On a fait *auditionner*.

Il y avait *applaudir* et *entendre*. Cela ne suffisait-il pas ?

On a fait *émotionner*, qui n'a rien pour lui, ni beauté, ni grâce, ni utilité.

Il y avait *émouvoir*, et c'était à merveille.

Et pourtant notre langage est abondamment riche de tous les mots dont a besoin notre pensée. L'on n'a qu'à choisir. Mais on ne sait pas choisir.

Notre dernier problème.

Nous donnerons samedi prochain les solutions de notre dernier problème en indiquant les auteurs des réponses justes que nous avons reçues.

Du flair. — Une nouvelle bonne se présente chez M^{me} X.

En attendant d'être reçue, elle inspecte d'un œil dédaigneux les meubles de l'antichambre. Enfin on l'introduit.

Après avoir examiné ses certificats, M^{me} X. lui dit :

— Bien, ma fille. Je vous prends à l'essai pendant huit jours.

— Huit jours ? C'est beaucoup trop. Au bout de vingt-quatre heures, j'aurai jugé si Madame me convient.

Grand Théâtre de Lausanne. — Spectacles de la semaine :

Dimanche 11 janvier, en matinée à 2 h. $\frac{1}{4}$ et en soirée à 8 h., le grand succès du jour : *Les Exilés*, pièce à grand spectacle, en 5 actes et 9 tableaux.

Mardi 13, dernière, irrévocablement, de *Raffles*, pièce policière, en 4 actes, fort amusante.

Jeudi 15 et vendredi 16, spectacle extraordinaire : *On ne badine pas avec l'amour*; 3 actes, d'Alfred de Musset, et *l'Anglais tel qu'on le parle*, 1 acte de Tristan Bernard.

Kursaal. — Dès hier, nouvelle troupe et nouveau programme. Aux attractions : Les frères *Bonn's*, athlètes-équilibristes ; le célèbre *Pelletier*, l'imitateur bien connu, qui nous apporte des nouveautés sensationnelles ; enfin, *Soavir*, un chanteur plein de charme. Au cinéma, en dehors du *Pathé-Journal*, plusieurs vues très intéressantes.

La « Revue annuelle » est sur le chantier. On dit qu'elle sera très amusante. M. Lansac ne néglige rien pour en assurer le succès ; décors, costumes, interprètes, font l'objet de tous ses soins.

Amis de la nature et de la bonne peinture, rendez-vous tous aux Galeries du Commerce. Exposition de peinture, aquarelles, dessins. — Ch. Rambert, Fréd. Rouge, G. Flemwel. Entrée gratuite.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.